ESPINASSE (Charles-Marie-Esprit), général et ministre français, né à Saissac (Aude) en 1815, mort en 1859. A sa sortie de l'école militaire de Saint-Cyr, il fut envoyé en Afrique, et c'est là qu'il passa presque toute la première moitié de sa carrière militaire. Il y obtint les grades de lieutenant, de capitaine, et, en 1845, celui de chef de bataillon. Il fut alors nommé commandant aux zouaves. En 1848, il quitta ce corps pour entrer au 22e léger. C'est avec le grade de lieutenant-colonel dans ce régiment qu'il fit partie de l'expédition envoyée à Rome par le gouvernement de la république française. Il venait d'être nommé colonel du 42e de ligne lorsqu'eut lieu le coup d'Etat du 2 décembre 1851. M. Espinasse fut, en cette circonstance, un des officiers prétoriens qui montrèrent le plus d'ardeur à violer la représentation nationale et à renverser la république. Ce fut lui notamment qui fut chargé par Saint-Arnaud d'envahir de nuit le palais de l'Assemblée et de s'emparer des questeurs. Le triste rôle qu'il joua dans l'accomplissement de cet attentat lui valut la faveur de Louis-Napoléon. Dès l'année suivante, il reçut le grade de général de brigade, et, presque aussitôt après la proclamation de l'empire, il fut nommé aide de camp de l'empereur. Il portait à la figure une large cicatrice occasionnée par une morsure de son cheval en Algérie.

Les expéditions à l'étranger lui étaient fatales. Envoyé en Crimée à la tête d'une brigade, dans la première division de l'armée expéditionnaire, c'est lui qui fit ce déplorable séjour dans les marais de la Dobrutscha, en 1854, qui coûta la vie à tant de nos soldats et pendant lequel il éprouva lui-même une violente attaque de choléra. Forcé de rentrer en France pour sa guérison, il quitta la Crimée. Mais il y revint à la fin de la campagne, en 1855, et put encore prendre part à la bataille de la Tchernaïa, à la prise de Malakoff et à celle de Sébastopol.

Il fut nommé au grade de général de division, le 29 août de la même année. Au commencement de l'année 1858, après l'attentat du 14 janvier, dirigé contre la vie de l'empereur par Orsini et ses complices, il fut nommé ministre de l'intérieur. La nomination d'un général, et surtout du général Espinasse, à de pareilles fonctions, impressionna vivement l'opinion publique. On sentait que le despotisme impérial était arrivé à son apogée. Le nouveau ministre confirma cette appréciation en faisant paraître une circulaire beaucoup plus militaire qu'administrative, et surtout en présentant au Corps législatif la fameuse loi dite de sûreté générale, qui est restée comme le type des garanties politiques offertes à la France par l'empire autoritaire. Bien que fort appuyé par l'empereur, Espinasse ne put se maintenir longtemps au pouvoir. Il était beaucoup trop étranger aux affaires de l'administration, et sa présence au ministère était trop peu sympathique au public pour qu'elle pût se prolonger. Cinq mois après sa nomination, le 15 juin 1858, le général Espinasse eut pour successeur M. Delangle.

Dès le commencement de la guerre d'Italie, en 1859, il fut mis à la tête de la 2e division d'infanterie, dans le 2e corps d'armée, commandé par le général Mac-Mahon. Ce fut ce corps d'armée qui gagna, le 4 juin, la bataille de Magenta sur les Autrichiens. Le général Espinasse fut tué au milieu du combat, à l'attaque du village. Son aide de camp tomba mort presque au même moment à ses côtés.

En quittant le ministère de l'intérieur, en 1858, le général Espinasse avait été nommé sénateur. En 1845, lorsqu'il commandait en Afrique son bataillon de zouaves, il reçut quatre blessures graves au combat de l'Aurès. Quelques jours après sa mort, sa veuve écrivit au 2e bataillon de zouaves pour demander que son fils, âgé de sept ans, y fût admis comme enfant de troupe; ce qui eut lieu. Cet enfant était un des compagnons ordinaires du jeune prince impérial.

ESPINASSE (Mlle Julie-Jeanne-Eléonore DE L'), femme auteur française. V. LESPINASSE (Mlle de).

ESPINASSE (Augustin, comte DE L'), général français. V. LESPINASSE.

ESPINASSI (Adélaïde), femme auteur française, née vers le commencement du XVIIIe siècle, morte en 1777. Elle a publié deux ouvrages : un *Abrégé de l'histoire de France* (1767, 3 vol. in-12), compilation sans originalité, à vues étroites, très-médiocre, et un *Essai sur l'éducation des demoiselles* (1764, in-12), qui est rempli d'idées neuves et justes, plein d'intérêt et de charme, à côté, il est vrai, de quelques théories un peu hasardées. Ainsi Mme Espinassi prétend que « l'éducation des premières années est peu de chose et qu'on en doit laisser le soin aux nourrices et aux gouvernantes. » On ne comprend pas qu'une femme émette sur l'éducation des idées aussi radicalement fausses.

ESPINAY ou **ÉPINAI** (Jacques D'), prélat français, mort en 1482. Il appartenait à une ancienne famille de Bretagne qui tirait son nom d'un château près de Vitré. D'Espinay devint protonotaire du saint-siége, puis fut nommé évêque de Saint-Malo en 1450, et transféré à Rennes la même année par le pape Nicolas V; mais le duc de Bretagne l'empêcha d'occuper ce dernier siége, tandis que celui de Saint-Malo était déjà occupé par un autre. Espinay, en quête d'un siége vide, se rendit à Rome, gagna les bonnes grâces du pape et obtint enfin, à son retour en Bretagne, l'évêché de Rennes, qu'on rendit vacant en transférant l'évêque de cette ville à Tréguier. On se repentit bientôt de cette condescendance; ses violences indisposèrent le pape même, qui l'avait protégé jusque-là, et contraignirent le duc à jeter en prison le prélat turbulent. Il y mourut de la goutte.

ESPINAY ou **ÉPINAI** (André D'), prélat français, parent du précédent, mort à Paris en 1500. Il fut archevêque d'Arles, de Bordeaux, de Lyon et enfin cardinal. Sa grande habileté comme diplomate le fit plusieurs fois employer par Charles VIII. Il accompagna ce prince en Italie et y donna de grandes preuves de bravoure. Louis XII lui continua la faveur dont il avait joui sous Charles VIII.

ESPINAY ou **ÉPINAI** (Guy D'), diplomate français, parent du précédent, mort en 1501. Il devint chambellan du duc de Bretagne François II, puis de la duchesse Anne, qui le chargea d'une mission diplomatique auprès de Charles VIII; et entra, vers la fin de sa vie, au service du roi Louis XII. Ses prouesses et sa libéralité lui avaient fait donner par ses contemporains le nom de *Grand*.

ESPINAY ou **ÉPINAI** (Charles D'), prélat français, né vers 1530, mort en 1591. D'abord abbé de Saint-Gildas-du-Bois et de Notre-Dame-du-Tronchet, il fut sacré, en 1558, évêque de Dol. Il avait d'ailleurs des qualités peu apostoliques. Guerrier valeureux, il soutint bravement un siége dans sa ville épiscopale; poëte médiocre, il a écrit des *Sonnets amoureux* (Paris, 1559, in-8°). Il était évêque depuis un an, lorsqu'il écrivit ce livre singulier dans sa position.

ESPINAY ou **ÉPINAI** (Jean, marquis D'), homme de guerre, de la famille des précédents, mort en 1591. Chambellan de Henri II et de Charles IX, qui érigea en sa faveur la terre d'Espinay en marquisat, il devint capitaine d'une compagnie de chevau-légers, sénéchal de Castre et de l'Albigeois, et se distingua par sa bravoure en maintes circonstances, notamment au siége de Thionville, aux batailles de Saint-Denis, de Jarnac et de Moncontour. La famille d'Espinay s'est éteinte en 1764.

ESPINAY DE SAINT-LUC, nom de deux hommes de guerre français. V. SAINT-LUC.

ESPINÇOIR s. m. (è-spain-soir — rad. *espincer*). Techn. Marteau de paveur.

ESPINE (Jean DE L'), théologien français. V. LESPINE.

ESPINE (Charles DE L'), poëte français. V. LESPINE.

ESPINEL (Vincent), romancier et poëte espagnol, né à Ronda (royaume de Grenade) vers 1540, mort à Madrid vers 1630. Le nom de son père était Francisco Goma; mais, suivant un usage adopté par l'ancienne noblesse grenadine, il prit le nom de sa grand'mère maternelle. Les incidents de sa vie sont enveloppés d'obscurité; il est toutefois certain qu'il fut élevé à Salamanque, et qu'il mena, dans diverses contrées de l'Europe, une existence aventureuse. Sur la fin de sa vie, il occupa, dans sa ville natale, un office ecclésiastique, quoiqu'il vécût presque toujours à Madrid. Il fut ami de Cervantes et tint une place éminente parmi les poëtes espagnols du XVIe du et XVIIe siècle. Lope de Vega soumit à sa critique ses premières productions poétiques. Très-versé dans la musique, il composa la messe chantée aux funérailles du roi Philippe II, et l'on dit que ce fut lui qui ajouta à la guitare une cinquième corde, ce qui conduisit peu après à l'invention de la sixième. Son principal ouvrage est l'*Histoire de la vie de l'écuyer Marcos de Obregon*. Ce livre, d'une excessive originalité et d'une franche et spirituelle gaieté, fut publié pour la première fois à Barcelone en 1618; il en a été donné par la suite de nombreuses éditions, dont la meilleure, qui est aussi la dernière, à Madrid, en 1804. La *Vie de Marcos de Obregon* a été traduite en anglais par Algernon Langton (Londres, 1815), et imitée en allemand par Ludwig Tieck. Voltaire, qui, on le sait, n'était pas un grand admirateur de Le Sage, accuse ce dernier de plagiat, à propos de cet ouvrage, et dit formellement que *Gil Blas* est entièrement tiré du *Marcos de Obregon* d'Espinel, ce qui est loin d'être exact. Espinel a été surnommé par Cervantes le *meilleur ami d'Apollon*. Outre son roman, on a de lui : *Arte poetica española; Varias rimas* (Madrid, 1591, in-8°), contenant la traduction en vers de l'art poétique d'Horace, et des épîtres, des églogues d'un tour poétique, original, des poésies diverses. On le regarde comme l'inventeur des *decimas*, stances de dix vers de huit syllabes, qu'on désigne souvent sous le nom d'*espinelas*.

ESPINELA s. f. (è-spi-né-la — mot espagn. formé de *Espinel*, nom de l'inventeur). Littér. Strophe espagnole de dix vers de huit syllabes, avec un repos au quatrième vers.

ESPINGOLE s. f. (è-spain-go-le — v. l'étym. d'*espringale*). Fusil à canon très-gros, très-court, et évasé par le haut : *L'*ESPINGOLE *est ordinairement de cuivre.* (Acad.) *A bord, on ne se servait de l'*ESPINGOLE *que dans les hunes ou dans les embarcations; on l'appuyait sur une sorte de fourche de fer appelée chandelier.* (Lafay.) ‖ *Pistolet en espingole*, Pistolet dont le canon était évasé comme celui de l'espingole. ‖ On a dit aussi ESPINGALE, ESPINGARDE et ESPINGARD s. m.

— **Encycl.** Avant l'invention de la poudre, on donnait le nom d'*espingole* à une grande arbalète à tour montée sur des roues, que les armées traînaient souvent à leur suite. Depuis le XVIIe siècle, ce mot sert à désigner une espèce de fusil court dont la bouche du canon présente un évasement rond ou ovale. On charge cette arme avec une poignée de chevrotines qui, sous l'impulsion de la poudre, s'écartent et divergent dans tous les sens. On reproche à l'*espingole* de manquer de justesse et d'avoir peu de portée, ce qui oblige à la tirer de très-près. De plus, elle garde mal la charge quand on l'incline la bouche en bas. Ces diverses circonstances l'ont fait abandonner de bonne heure dans les armées européennes. Toutefois, on en fait encore usage dans la marine, surtout pendant les abordages. Le dernier corps de troupes françaises qui ait fait usage de cette arme est l'escadron des mameluks de la garde de Napoléon Ier. L'*espingole* n'est guère employée aujourd'hui que chez les nations arriérées de l'Orient. En Europe, cependant, on la trouve encore entre les mains des bandits et des contrebandiers espagnols, qui l'appellent *trabuco* ou *trabuc* : de là le nom de *trabucaires* qu'on leur donne quelquefois.

ESPINGOLIER s. m. (è-spain-go-lié — rad. *espingole*). Anc. art milit. Soldat armé d'une espingole. ‖ On a dit aussi ESPINGALIER, ESPINGARDIER et ESPINGARDINIER.

ESPINHAÇO (serra do), chaîne de montagnes du Brésil, traverse la province de Minas-Geraes et s'étend entre celles de Saint-Paul et de Rio-de-Janeiro. Elle occupe le centre du vaste système brésilien, raison pour laquelle Balbi propose de la nommer chaîne centrale. Elle s'étend depuis la rive droite de San-Francisco jusqu'à l'Uruguay (10° à 18° lat. S.). Cette chaîne de montagnes se divise en un grand nombre de branches et de ramifications, qui prennent différents noms suivant les contrées qu'elles traversent. Sa partie septentrionale est connue sous le nom de sierras das Almas (montagnes des âmes); dans la partie méridionale de la province de Minas-Geraes, elle est appelée sierra de Martiquiera, et, dans la province de San-Polo, on la nomme sierra de Juquery et sierra de Jaragoa. Diverses ramifications peu connues la joignent à la sierra do Mar. Les plus hauts sommets s'élèvent dans la province de Minas-Geraes, tels que l'Itacolumi, près de Villa-Rica (1,900 mètres), la plus haute montagne du Brésil; les deux pics d'Itaubira et d'Itambe, près de Cattas-Atlas.

ESPINOSA (don Diego DE), homme d'Etat espagnol, né à Martininos de las Posadas, dans la Vieille-Castille, en 1502, mort en 1572. Très-jeune encore, il professa le droit à Cuença, y acquit une grande réputation de jurisconsulte, et devint peu après auditeur à Séville, régent et ensuite président du conseil royal de Castille, inquisiteur général d'Espagne et surintendant des affaires d'Italie. Il remplit ses fonctions de grand inquisiteur à la satisfaction de Philippe II, c'est tout dire, et mérita par là, et par des services plus réels, il faut en convenir, la confiance absolue du farouche monarque. Mais Espinosa, qui était d'ailleurs un habile homme, manquait de l'habileté la plus essentielle à un ministre, celle de déguiser son autorité aux yeux du souverain. Il devint avec Philippe impérieux, on pourrait presque dire insolent. Après avoir servi la haine du roi contre son malheureux fils don Carlos, et en avoir été récompensé par le chapeau de cardinal, Espinosa tomba tout à coup en disgrâce. Fatigué d'obéir à un sujet, le fier monarque lui dit un jour froidement, en plein conseil : « Cardinal, souvenez-vous que je suis le président. » Ce fut le coup de mort pour Espinosa. Malade de l'émotion, il tomba un jour en syncope; on en profita pour croire qu'il était mort, et l'on s'empressa de l'ouvrir sous prétexte de l'embaumer. On raconte que le malheureux, rendu au sentiment par la douleur, saisit le scalpel du chirurgien; on s'aperçut, en continuant l'opération, que son cœur palpitait encore. En apprenant sa mort, Philippe déclara froidement qu'il venait de perdre un ministre intègre et capable, ce qui était vrai. Espinosa était réputé pour sa justice en même temps que pour sa sévérité, et la sévérité était une vertu bien nécessaire avec les grands de la cour d'Espagne. Nous n'aurions donc rien à blâmer en lui s'il n'avait été grand inquisiteur, et s'il n'avait pris une part honteuse à la mort du malheureux don Carlos. La naissance de cet homme étrange n'avait pas été moins singulière que sa mort : on raconte que sa mère, tombée en léthargie et réputée morte, allait être ensevelie, lorsqu'elle revint à elle dans sa bière, mit au monde don Diego et vécut encore quatorze ans.

ESPINOSA (Nicolas), poëte espagnol, né à Valence vers 1520. Il n'est connu que par un de ses ouvrages, qui est une continuation, en espagnol, du *Roland furieux* de l'Arioste, et qui est intitulé : *la Segunda parte de Orlando* (Saragosse, 1555, in-4°). Toutefois, au lieu de suivre, comme l'illustre poëte italien, la légende de Turpin, il a basé son récit sur les traditions consignées dans les romanceros espagnols, accusant plaisamment les récits de Turpin d'être *fabuleux*, et promettant une histoire *véridique*. La *Segunda parte* contient quatorze mille vers en octaves.

ESPINOSA (Jean), écrivain espagnol, né à Bellovado vers 1540, mort vers 1595. Il suivit la carrière des armes, et ses services furent appréciés de Charles-Quint et de Philippe II. Il a écrit, entre autres ouvrages : *Ginæcopœnos, dialogue à la louange des femmes* (Milan, 1580, in-4°). On y trouve, à côté de l'enflure espagnole, un style correct et vif. Espinosa avait aussi préparé un recueil de six mille proverbes qui n'a pas vu le jour.

ESPINOSA (Pierre), poëte et philosophe espagnol, né à Antequera, dans l'Andalousie, en 1582, mort à San-Lucar de Barameda en 1650. Il devint de bonne heure aumônier du duc de Medina-Sidonia, qui le fit, en 1623, recteur du collége de Saint-Ildefonse à San-Lucar. Son principal ouvrage est un recueil intitulé : *Première partie des fleurs des poëtes illustres d'Espagne* (Valladolid, 1605), recueil de morceaux choisis. Citons encore de lui : *Art de bien mourir* (Madrid, 1651, in-8°); *Trésor caché* (Madrid, 1644), etc.

ESPINOSA (Jérôme-Hyacinthe), peintre espagnol, né à Cocentena, près de Valence, en 1600, mort à Valence en 1680. Après avoir eu pour maîtres son père, Rodriguez de Espinosa, puis Ribalta et Borras, il alla chercher à Bologne les traditions des Carrache. Il revint ensuite dans sa patrie, où il sut mettre à profit l'expérience qu'il avait acquise, les observations qu'il avait recueillies. Son début fut un *Christ mourant*, peinture magistrale, d'une anatomie savante, d'une suave poésie, et où l'on trouve la foi naïve du croyant le plus exalté. Les biographes, les frères Michaud entre autres, disent qu'il était âgé de vingt-trois ans seulement quand il exécuta ce tableau. C'est une erreur; à cet âge, Espinosa partait pour Bologne, et ce ne fut qu'en revenant d'Italie, alors qu'il était en pleine possession de son talent, qu'il exécuta ce *Christ*. Le succès qu'il obtint lui ayant procuré des commandes importantes, il parcourut l'Espagne entière, laissant partout sur son passage, dans les églises, dans les palais, dans les couvents, des traces brillantes de son talent et de sa fécondité. M. de La Borde, dans son *Itinéraire de l'Espagne*, cite avec éloges un *Saint Pierre martyr*, une *Nativité*, un *Saint Jean-Baptiste*, une *Madeleine*, une *Cène*, tableaux excellents, dit-il, dignes de la réputation de ce peintre. Mais il en a oublié bien d'autres, et des meilleurs; car il n'est pas une ville importante, un couvent célèbre qui ne puissent montrer des fresques immenses ou des tableaux d'un grand caractère, d'une puissance d'effet et d'un charme bizarre, dans lesquels on retrouve la brutalité d'Herrera le Vieux, les gammes sombres de Zurbaran, l'aimable poésie de Murillo. Le maître fut appelé plus d'une fois à la cour de Madrid. Mais les joies de la famille, sa femme et ses beaux enfants qu'il adorait, lui firent refuser opiniâtrément les splendeurs d'une existence peu faite pour lui. Travaillant toujours, jusqu'à sa dernière heure, il s'éteignit sans douleur à quatre-vingts ans. — Son fils, Michel-Jérôme ESPINOSA, cultiva également la peinture, mais lui fut de beaucoup inférieur en talent.

ESPINOSA (Joseph), peintre et graveur espagnol, né à Valence en 1721, mort dans la même ville en 1784. Il suivit les leçons de Luis Martinez et d'Evariste Muño, et se fit connaître par plusieurs tableaux remarquables, dont le plus estimé est sa *Notre-Dame des Douleurs*. Espinosa a gravé au burin et à l'eau-forte de bonnes estampes, entre autres *Saint Joseph, Saint Joseph Calasanz, Notre-Dame del Campanar*, etc.

ESPINOSA Y TELLO (don Jose DE), amiral espagnol. V. TELLO.

ESPINOSA-DE-LOS-MONTEROS, ville d'Espagne, prov. et à 74 kilom. N. de Burgos, près de la rive gauche de la Trueba et des limites de la province de Santander; 2,500 hab. Château fort flanqué de plusieurs tours. Commerce de grains. Le maréchal Victor y remporta une victoire sur les Espagnols le 11 novembre 1808.

ESPINOSE s. f. (è-spi-no-ze — de *Espinosa*, n. pr. espagn.). Bot. Syn. d'ÉRIOGONE.

ESPINOUSE, chaînon des Cévennes (Hérault), recouvert de formations de calcaire jurassique et de trias. Il donne naissance à l'Agout et au Dourdou, affluents du Tarn, et à des tributaires de l'Orb. Son sommet le plus élevé atteint 1,122 mètres. V. CÉVENNES.

ESPINOY (Marie DE LALAING, princesse D'), héroïne belge qui vivait dans la seconde moitié du XVIe siècle. Philippe II avait donné le gouvernement des Pays-Bas à Alexandre Farnèse. Mais, pour gouverner les Pays-Bas, il fallait d'abord les soumettre; car, à la voix de Guillaume de Nassau, ils venaient de se révolter et de conclure entre eux la fameuse union d'Utrecht. Cependant, devant les forces du duc de Parme, Maëstricht est obligé de se rendre, puis vient le tour de Cambrai,

puis celui de Bréda... Toutefois, quelques villes restent encore debout, entre autres Tournay, des plus redoutées de l'ennemi, moins encore à cause des remparts qui l'entouraient que parce que l'homme qui la commandait était renommé par ses talents militaires autant que par sa bravoure; il était, en outre, l'ami particulier de Guillaume de Nassau : c'était le prince d'Espinoy. Comprenant néanmoins qu'il ne pourrait résister longtemps aux assiégeants, il sortit avec la meilleure partie de la garnison pour aller fortifier Saint-Gilhain. Mais, en partant, il confia la défense de la ville (défense désespérée) à la princesse, sa femme, qui répondit héroïquement à sa confiance.

Le siége fut long; il dura du 4 octobre au dernier jour de novembre; il fut meurtrier, acharné : Maximilien de Longueval, le seigneur de Glacion, bien d'autres grands d'Espagne et militaires fameux y trouvèrent la mort. Cependant le courage dût céder au nombre; la ville de Tournay capitula. La princesse d'Espinoy seule avait conduit la défense; sans trêve, sans repos, sans faiblesse, durant près de deux mois elle avait lutté, disputé pied à pied le terrain à l'ennemi; tantôt dirigeant les travaux en véritable ingénieur, en intelligent tacticien; tantôt, l'épée à la main, sur la brèche, au plus fort de la mêlée. Un jour, elle est blessée au bras; elle bande la plaie et continue le combat.

Lorsque les Espagnols apprirent qu'ils n'avaient pas eu affaire au prince d'Espinoy, mais à une femme, loin d'être froissés en leur orgueil, ils furent saisis d'admiration, et c'est en considération de celle qui les avait tenus en échec, qui avait failli les vaincre, qu'ils accordèrent aux vaincus une capitulation honorable.

La princesse d'Espinoy est peu et même point connue. Son nom, celui d'une héroïne cependant, ne figure dans aucun dictionnaire biographique (Didot, Michaud, etc.). Moréri n'en dit rien. Pourquoi? Le voici peut-être.

Jean Cousin, le plus ancien historien de Tournay (*Histoire de Tournay*, Douai, 1620, 4 vol. in-4°), raconte, tout le long de quatre pages, le siége mémorable que nous venons de rappeler; il compte avec une sorte de complaisance peu chrétienne et peu patriotique le nombre des assauts, celui des morts, il note même que « par grand malheur fut brisée une vitre de Notre-Dame, » mais du prince d'Espinoy à peine une ligne dédaigneuse, et de la princesse sa femme, pas un traître mot. C'est que Jean Cousin était prêtre, était chanoine de la cathédrale de Tournay, et que, avec presque tout le clergé de cette ville, il avait trahi son pays, s'était vendu à Philippe II; il le raconte lui-même, le saint homme. Et puis, quand il écrivait son histoire, Alexandre Farnèse gouvernait encore, et sans doute il s'imagina qu'il ne plairait pas au vainqueur d'entendre l'éloge des vaincus. Voilà donc le secret du silence du pieux chanoine de la cathédrale de Tournay au sujet de la princesse d'Espinoy.

La princesse d'Espinoy n'en est pas moins, non pas la Jeanne Darc — il n'y a qu'une Jeanne Darc — mais la Jeanne Hachette de la Belgique, et la ville de Tournay lui devait bien une statue de bronze sur sa grande place.

ESPINOY (Philippe DE L'), vicomte de Térouanne et seigneur de La Chapelle, historien flamand, né à Gand vers 1552, mort vers 1633. Il était fils d'un jurisconsulte distingué, Charles de L'Espinoy. Après avoir suivi la carrière des armes, il se retira du service pour se livrer tout entier aux travaux historiques. Il a écrit : *Recherches des antiquités et noblesse de Flandres* (Douai, 1631, in-fol.); *Prélats, barons, chevaliers, escuiers, villes, franchises et officiers de ceste illustre duchée de Brabant* (Gand, 1628, in-4°), et un grand nombre de généalogies.

ESPION, IONNE s. (è-spi-on, i-o-ne — pour l'étym., v. la partie encycl.) Art. milit. Personne qui se glisse parmi les troupes ennemies, pour étudier leur situation et surprendre le secret des intentions de leurs chefs : *Payer des* ESPIONS. *Envoyer des* ESPIONS. *Prendre et fusiller un* ESPION. *Autrefois, aux temps de troubles, les* ESPIONS *se déguisaient en trouvères; c'était la harpe à la main qu'ils étudiaient les dispositions et le nombre des ennemis.* (A. Achard.) ‖ *Espion double*, Espion qui sert à la fois les deux partis.

— Par anal. Agent secret de la police, chargé d'épier les actes et les discours des personnes qui lui sont désignées : *Quand les* ESPIONS *n'ont rien découvert, ils inventent.* (B. Const.) *Le batteur de pavé ne se sert jamais de voitures; aussi use-t-il plus de souliers qu'un* ESPION *de police ou un facteur de la petite poste.* (Audiffret.)

> ... De tous les emplois, le plus lâche aujourd'hui
> Est d'être l'*espion* des paroles d'autrui.
>
> BOURSAULT.

— Par ext. Personne qui guette, épie ce qui se fait ou se dit, qui cherche à surprendre les secrets d'autrui, dans un but d'intérêt ou de malignité : *Un* ESPION *de collége. Je ne veux point avoir un* ESPION *qui furète de tous côtés pour voir s'il n'y a rien à voler.* (Mol.)

— En bonne part, Personne qui épie quelqu'un ou quelque chose dans un but honnête : *Aussitôt M. Colbert, qui avait des* ESPIONS *pour découvrir le mérite caché ou naissant, déterra M. Rolle dans l'extrême obscurité où il vivait.* (Fonten.) *Elle en avait fait un vertueux* ESPION, *chargé de découvrir les endroits où il y avait une souffrance à calmer, une misère à adoucir.* (Balz.)

— Miroir que, dans certaines contrées, on pose sur le rebord de sa fenêtre dans une position inclinée, afin que, l'image des gens qui entrent dans la maison venant s'y réfléchir, on soit averti de leur arrivée : *L'usage des* ESPIONS *est assez répandu en Angleterre.*

— Fam. *Ne pas se ruiner en espions*, Etre très-mal informé. ‖ *Tromper l'espion*, Dérouter par un langage calculé, par une conduite habile, les gens par qui l'on est surveillé, espionné.

— Ornith. Espèce de merle d'Afrique, qui est très-rusé. ‖ On l'appelle aussi ESPIONNEUR.

— **Encycl.** Linguist. Ce mot se rattache directement au germanique, ancien haut allemand *spehon*, épier, et remonte assurément aux premiers temps de la race. C'est ce que prouve le groupe des noms de l'*espion* qui s'est maintenu en sanscrit comme dans plusieurs langues européennes. Le sanscrit *spaça*, *espion*, émissaire, agent secret, vient de *spaç*, proprement toucher, puis, d'après Wilson, informer, rendre clair, évident, d'où *spashta*, manifeste, évident, comme nous disons : *ce qui se touche du doigt*. La forme *paç*, qui y tient de près, a pris le sens de voir, et fournit quelques temps à la racine irrégulière *darç*, voir. En grec, *spaç* devient *skep*, par inversion, pour *spek; skeptomai*, je considère, je regarde au loin, et à *spaça* répond *skopos*, *espion*, gardien, d'où *skopeô*, j'épie, je surveille, qui nous a fourni notre mot *évêque*, *episcopus*. Le corrélatif latin *spex* ne s'emploie qu'en composition dans *auspex*, *aruspex*, etc., et le nom de l'*espion*, *speculator*, se rattache à *speculari*, de *specula*, et de *specio*, *specto*, en sanscrit *spaç*. L'ancien allemand *spehari*, *espion*, *speha*, exploration, *spehon*, épier, *spahi*, circonspect, sage, *spahida*, sagesse, prudence; le scandinave *spâ*, tirer les présages, *spakr*, prudent, sage, etc., font présumer un verbe gothique *spaihan*, *spah*, *spêhun*. C'est du germanique qu'est provenu l'italien *spia;* espagnol *espia*, exactement notre *espie*, *espion;* anglais *spy*, ainsi que le cymrique *yspiwz;* armoricain *spier*, et l'irlandais erse *spin*, *espion*, tandis que le cymrique *peithiwz*, de *peithiaw*, *yspeithiaw*, *paith*, vue, aspect, paraît se rattacher au latin *specto*. M. Pictet, auteur de tous ces ingénieux rapprochements, ne sait si le polonais *szpieg*, et le lithuanien *spegas*, *espion*, sont indigènes ou empruntés au germanique.

— Hist. V. ESPIONNAGE.

Espion (L'), roman anglo-américain de Fenimore Cooper (1821), qui a été traduit en français, notamment par Defauconpret, et dans la plupart des autres langues, même en persan. Ce fut le second roman de cet auteur aujourd'hui si populaire, et le premier de toute la série qu'il a consacrée à la guerre de l'indépendance américaine. Cooper a su élever l'intérêt de son livre à la hauteur du grand événement dont il a peint, sous les plus vives couleurs, un des mille épisodes; il y a montré, comme Walter Scott, le plus grand art à rattacher la réalité à la fiction. Le colporteur Hervey Birch, l'espion, est un héros; un autre personnage, le capitaine virginien Lawston, est aussi très-heureusement peint; mais tous les autres ne sont guère que des comparses, même Washington, qui apparaît un moment, dans une scène capitale. La lumière est concentrée tout entière sur Hervey Birch; c'est pour Washington qu'il espionne : subjugué par l'ascendant de cet homme supérieur, il a renoncé pour le servir à l'estime de ses amis, de ses proches, il en a fait le dieu de sa conscience. Dévoué à une cause qui purifie bien des actions, la liberté de son pays, le pauvre colporteur vit en paix avec lui-même : il a le suffrage de Washington. Seulement, quand le malheur est plus fort que son courage, quand il se voit repoussé par ses concitoyens comme une bête immonde, quand il n'a plus dans sa patrie un asile où il puisse reposer une heure sans danger, il se plaint avec une mélancolique résignation à un être absent; il murmure à voix basse ce mot mystérieux : *Lui*. S'il osait nommer Washington, il retrouverait la réputation et le repos, mais sa mission est de mourir déshonoré; il doit tenir cachée jusqu'à sa mort une lettre qui lui rend l'honneur, et qu'on ne lira qu'à côté de son cadavre. Trente ans après cette première guerre, alors que l'Amérique est libre et florissante, Washington étant prématurément descendu dans la tombe, Hervey Birch, essayant de faire un prisonnier et de rendre un dernier service à son pays, tombe frappé d'un coup mortel; on découvre alors sur son sein une petite boîte de plomb qui renfermait la lettre de Washington, et trois ou quatre témoins surent que le colporteur était mort comme il avait vécu, dévoué à sa patrie et martyr de la liberté.

On trouve dans ce récit ces mâles accents patriotiques qui, plus que son talent peut-être, ont contribué à rendre Cooper populaire aux Etats-Unis.

ESPIONNAGE s. m. (è-spi-o-na-je — rad. *espionner*). Action d'espionner, métier d'espion : *L'*ESPIONNAGE *serait peut-être tolérable s'il pouvait être exercé par d'honnêtes gens.* (Montesq.) *De l'*ESPIONNAGE *à la provocation, l'intervalle est court et le chemin glissant.* (Guizot.) *Tout pouvoir qui se sert de l'*ESPIONNAGE *s'avilit lui-même.* (Mme L. Colet.) ‖ Surveillance secrète et désobligeante : *Etablir l'*ESPIONNAGE *dans sa maison.* ‖ On dit quelfois ESPIONNEMENT.

— **Encycl.** Hist. Observer dans ses moindres détails la situation d'un homme auprès duquel un titre faux vous accrédite, vous glisser dans son intimité, provoquer s'il est possible ses confidences, puis aller tout reporter, tout vendre à qui vous a chargé de cette mission honteuse, tel est l'*espionnage*, tel est le rôle, nous dirions presque le devoir de l'espion. L'espion, en effet, agit toujours d'une manière occulte : la feinte et l'hypocrisie sont ses deux qualités essentielles et les deux garanties de la bonne exécution des ordres qu'il a reçus. De bonne heure les hommes eurent recours à l'*espionnage*, reconnaissant ainsi l'insuffisance des moyens loyaux, des relations sincères d'homme à homme, de peuple à peuple, de famille à famille. Avec le premier meurtre naquit la guerre, et avec la guerre le désir de surprendre son ennemi pour l'écraser plus sûrement : de ce désir naquit à son tour l'*espionnage*. Cet acte, condamné par tous, et dont personne peut-être n'oserait prendre sur lui de prononcer la suppression définitive, est mentionné pour la première fois dans la Bible. On y voit, en effet, Joseph, ministre de Pharaon, retenir ses frères sous le prétexte qu'ils sont des espions. Les Romains, dans leurs armées, se servaient également d'espions, et l'on sait que Néron et Caligula en eurent, pour ainsi dire, une armée invisible. Plus tard, au moyen âge, Alfred le Grand lui-même ne craignit pas de revêtir un costume de barde, de prendre une harpe, et, dans cet équipage, d'aller saisir les secrets du camp ennemi. Il dut à ce stratagème, qui n'était que de l'*espionnage*, de remporter une victoire définitive et de remonter sur le trône d'Angleterre. Alfred le Grand, il est vrai, travaillait pour lui-même et courait un danger terrible s'il était reconnu. Son cas doit donc être classé à part dans l'*espionnage*, ordinairement vil et honteux. La chevalerie, tout en dédaignant les espions par fierté, ne les connut pas moins; enfin, au XVIe siècle, les gouvernements organisèrent définitivement, non-seulement l'*espionnage* de guerre, mais l'*espionnage* de l'intérieur pour faciliter aux magistrats la connaissance des propos tenus contre le roi, ou la reine, ou les ministres. Les guerres de religion virent foisonner les espions de toute nature; parfois même un huguenot d'un rang élevé ne dédaigna pas, dans l'espoir de venger ses frères massacrés, d'endosser un déguisement et d'aller, comme Alfred le Grand, surprendre les secrets du camp ennemi. Enfin, au XVIIe siècle, on jugera des progrès que l'*espionnage* avait accomplis, par ce mot de l'historien contemporain Strada : « Les espions sont les oreilles et les yeux de ceux qui gouvernent. » Il est impossible de mieux poser en principe la quasi-légitimité de l'observation occulte, au profit des chefs de nations. Richelieu fut le premier qui donna à ce principe son application la plus terrible. Sous ses ordres, le père Joseph devint le directeur d'une affiliation d'*espionnage* à laquelle se rattachaient non-seulement tous les ordres religieux de France, mais encore un grand nombre de personnages de noblesse ou de bourgeoisie. Cette affiliation eut des correspondants jusqu'à l'étranger.

La police, déjà fortement organisée sous Louis XIV, trouva dans l'*espionnage* un puissant concours; mais les Pontchartrain et les La Reynie furent effacés, sous Louis XV, par le trop fameux de Sartines, lieutenant de police du royaume, qui érigea l'*espionnage* en institution civile et lui donna une extension vraiment prodigieuse pour l'époque. Sous le gouvernement de Sartines, il y avait des espions chargés de suivre la cour, et dont l'entretien était à la charge du prévôt de l'hôtel; il y avait des espions politiques, employés par le ministre des affaires étrangères, et dont la mission consistait à informer ce fonctionnaire des faits et gestes des étrangers de condition récemment arrivés à Paris, ainsi que des motifs présumés de leur voyage. Il y avait enfin les espions vulgaires, les plus terribles, si on veut bien peser les lignes suivantes, extraites d'un rapport attribué au lieutenant de police de Louis XV : « La famille vit parmi nous sous la protection d'une renommée de vertu que la magistrature tremble de suspecter; la famille est un répertoire de crimes, un arsenal d'infamies... L'hypocrisie des fausses caresses qui s'y prodiguent a passé dans le style des songes-creux. Dans une famille de vingt personnes, la police devrait poser quarante espions. » On peut juger de ce que devait être l'*espionnage* sous un pouvoir qui formulait un pareil verdict. Cependant, d'après les registres officiels de la police à cette époque, l'entretien des espions seuls ne dépassait pas 20,000 livres. Aussi faut-il se hâter d'ajouter à ce chiffre celui bien plus considérable, mais inconnu, qui représentait les innombrables rétributions prélevées directement sur les académies de jeux ou sur les affaires par eux découvertes, amendes, rançons, etc.

Après Sartines, le lieutenant Berryer ne laissa pas déchoir la tradition : le premier, Berryer songea à utiliser comme espions les criminels (principalement les voleurs) en rupture de ban, sous le coup des poursuites de la police. Ces misérables, enrégimentés dans l'armée d'observation occulte, ne péchaient ordinairement que par excès de zèle; à la moindre prévarication, le délinquant était arrêté et réintégré soit au bagne, soit à Bicêtre, et, cette fois, il n'y avait pas à craindre qu'il tentât de s'échapper de nouveau, car ses anciens camarades d'*espionnage* lui eussent fait un mauvais parti, pour montrer leur soumission au lieutenant de police. Les cochers de place, les logeurs, les maîtresses de maisons publiques furent aussi à la même époque d'un précieux concours pour l'*espionnage*, définitivement organisé. Enfin, on essaya d'y faire entrer les domestiques et on y réussit plus d'une fois. Que de lettres de cachets inexpliquées prirent alors leur origine d'un mot échappé distraitement devant un valet de chambre corrompu par le lieutenant Berryer!

La Révolution essaya, non pas de supprimer l'*espionnage*, — elle en reconnut l'utilité, — mais de le nationaliser, pour ainsi dire. Nous trouvons, en effet, dans le *Rapport du comité de recherches aux représentants de la Commune*, rédigé par Agier père, à la date du 30 novembre 1789, le passage significatif qui suit : « Nous avons été privés d'un nombre suffisant d'observateurs, espèce d'armée qui était aux ordres de l'ancienne police et dont elle faisait un si grand usage. Si tous les districts étaient bien organisés, si leurs comités étaient bien choisis et peu nombreux, nous n'aurions vraisemblablement aucun sujet de regretter la privation d'une ressource odieuse, que nos oppresseurs ont si longtemps employée contre nous. » Le rapporteur ne s'apercevait pas qu'il proposait naïvement un système de dénonciation ouverte, aux lieu et place du système d'*espionnage* occulte, et que la dénonciation ouverte n'est possible qu'après un temps plus ou moins long d'observation occulte. Néanmoins, la police de la Révolution sut se passer d'espions directs, enrégimentés et soldés, jusqu'en 1793 : les dénonciateurs officieux y suppléèrent, et au delà. Mais Robespierre ne paraît pas avoir été ennemi des anciens errements, et tout semble indiquer qu'il reconnut l'utilité d'une réorganisation complète de l'ancien système d'*espionnage*. Puis vint l'Empire et son préfet Fouché, qui donna à l'*espionnage* l'importance d'une science. Enfin, en 1812, paraît la brigade de sûreté, d'abord composée de quatre agents, et qui, en 1823 et 1824, toujours sous la direction du célèbre Vidocq, en comptait jusqu'à vingt et même vingt-huit. Elle ne coûtait cependant à cette époque pas plus de 50,000 fr. par an. Le préfet de police (Delavau) lui avait permis d'établir sur la voie publique un jeu de trou-madame, et ce jeu, excellent traquenard pour les badauds et les passants, dont les fins limiers de la police espionnaient tranquillement les paroles et les gestes, produisit du 20 juillet au 4 août 1823 un bénéfice net de 4,364 fr. Ce bénéfice s'ajoutait à la subvention.

Le préfet Delavau recommença les errements du lieutenant Berryer en employant comme lui des repris de justice, qu'il réintégrait dans leur résidence dès la moindre faute. Un de ses prédécesseurs, le baron Pasquier, avait essayé, toujours comme Berryer, d'enrégimenter les domestiques dans sa police occulte : il renouvela dans ce but une ancienne ordonnance motivée, leur enjoignant de recourir aux livrets et de les faire viser à la préfecture, chaque fois qu'ils entraient dans une maison et chaque fois qu'ils en sortaient. Presque tous, heureusement, sentirent le but, et s'abstinrent; cependant nous citerons plus loin un odieux épisode où un domestique ingrat et suborné joua le principal rôle. La mesure n'eut pas d'effet général, et l'on dut renoncer à l'*espionnage* des familles, sur lequel on avait quelque temps compté. Delavau, qui exagéra encore, s'il est possible, les mesures de son prédécesseur Pasquier, se dédommagea complétement de cet échec en multipliant ses espions tarés et mal famés, qui, s'ils ne pouvaient pénétrer dans l'intérieur des familles, surveillaient du moins les réunions populaires et n'en laissaient échapper ni un mot ni un geste malsonnants, mêlés qu'ils étaient, par leur condition, à ceux qu'ils étaient chargés d'espionner : « Mais, dit l'historien Peuchet, dans ses *Mémoires tirés des archives de la police*, entre le bas peuple et les subalternes de la police, il y a lutte continuelle : ce sont des chiens mal appris qui saisissent avec fureur l'occasion de mordre. La police n'apprendra pas à respecter l'ordre tant que ses surveillants seront tirés du bagne et auront des revanches à prendre sur le tiers et le quart. Quand ces deux éléments sont en contact, ils entrent en fermentation. » On a fini, croyons-nous, par reconnaître la profonde justesse de cette remarque : déjà le successeur de Delavau, l'honorable et regretté M. de Belleyme, avait eu pour premier soin de congédier et même de réintégrer dans leurs prisons respectives cette nuée d'espions de sac et de corde, si longtemps au service de ses prédécesseurs. Aujourd'hui, bien que le métier n'en soit guère plus relevé pour cela aux yeux de l'opinion, l'espion de police n'en est pas moins un citoyen comme un autre, jouissant de tous ses droits de Français, et qui n'obtient de la préfecture son brevet d'agent de la sûreté qu'après de minutieuses informations sur sa

conduite et sa moralité. Il est fréquemment arrivé, sous la Restauration, qu'un espion a fait *chanter* sa victime : le fait suffit aujourd'hui pour entraîner la destitution. L'*espionnage* s'est donc moralisé autant qu'il peut l'être, et encore le mot célèbre du sévère Montesquieu vient-il ici nous donner une sorte d'irrévocable démenti : « L'*espionnage*, dit l'auteur de l'*Esprit des lois*, n'est jamais tolérable ; s'il pouvait l'être, c'est qu'il serait exercé par d'honnêtes gens ; mais l'infamie nécessaire de la personne fait juger de l'infamie de la chose. » C'est, pour ainsi dire, la paraphrase de cet autre mot, si connu, de d'Argenson, à qui l'on reprochait de n'employer pour espions que des fripons et des coquins : « Trouvez-moi d'honnêtes gens qui veuillent faire ce métier. » La préfecture de police actuelle prétend avoir trouvé ces honnêtes gens. Ainsi soit-il !

Une variété de l'espion de police, dont nous avons déjà eu l'occasion de dire un mot, c'est l'espion officieux, volontaire. Il peut appartenir à toute espèce de classe ; il observe et dénonce, sans mandat, uniquement dans l'espoir d'une récompense pécuniaire. Cette variété est peut-être la plus méprisable et la plus vile. Ajoutons que Paris fourmille d'espions invisibles et impossibles à reconnaître, dissimulés qu'ils sont quelquefois sous les apparences d'un luxe du meilleur aloi. Tel personnage passe pour tenir un emploi important dans la diplomatie, qui n'est qu'un pensionnaire de la rue de Jérusalem. L'*espionnage*, on le voit, n'a pas déchu des hauteurs où le génie de Fouché l'avait placé.

Reste enfin une dernière catégorie, l'espion de guerre. Celui-ci demande à être placé absolument à part. Sans doute l'*espionnage*, dont la feinte et le mensonge sont les conditions essentielles, primordiales, est toujours une chose honteuse et regrettable ; mais, tandis que l'espion de police ne s'expose ordinairement, s'il est reconnu, qu'à une mésaventure plus ou moins désagréable, l'espion de guerre risque d'être fusillé. L'*espionnage* de guerre a été longtemps une nécessité capitale : Frédéric II n'a pas dédaigné d'en fixer les lois et les devoirs. A l'époque où les cartes géographiques étaient encore inconnues, et alors même qu'elles commencèrent à apparaître, un espion seul pouvait fournir à l'armée les renseignements indispensables sur la topographie des lieux occupés par l'ennemi. Aussi, chaque armée comptait-elle, en campagne, un certain nombre d'espions, enrégimentés en quelque sorte en corps spécial. Les espions étaient placés jadis sous la direction et la dépendance du connétable. Ils dépendirent plus tard du maréchal de camp, puis du prévôt des maréchaux et du maréchal des logis de l'armée ; actuellement, ce service exceptionnel est placé sous la surveillance des chefs d'état-major. On conserve encore aujourd'hui au Dépôt de la guerre un curieux brevet délivré par le roi, en 1652, au Père François Berthoud, lequel brevet n'est autre qu'un brevet d'espion. Il autorise le Père Berthoud à se travestir sous tel costume qu'il jugera convenable de prendre, à Paris, Bordeaux, Blaye et autres lieux, pour le besoin et le service de l'Etat. Le célèbre prince Eugène dut peut-être à l'excellente organisation de son *espionnage* ses plus brillants succès. C'est grâce à ses rapports d'espions qu'il put s'emparer de Mantoue en 1701 et surprendre Crémone l'année suivante. On rapporte qu'il attirait dans le camp impérial, sous prétexte de confession urgente, les moines des villes ennemies, et qu'il ne les renvoyait qu'après en avoir obtenu tous les renseignements qu'ils étaient en mesure de fournir.

En 1756, on créa dans l'armée française un emploi de chef d'espions qui fut de bonne heure aboli. Il exista longtemps au ministère de la guerre, sous le nom de *bureau de la partie secrète*, un service spécialement destiné à recevoir les rapports d'espions, à les mettre en ordre, à les résumer et à adresser ces résumés aux corps d'armée respectifs. La législation qui règle le sort des espions de guerre surpris dans l'exercice de leur ténébreuse profession a été longtemps incertaine. Jusqu'à la Révolution française, l'espion arrêté était fusillé sans jugement : la tradition, quelque sauvage qu'elle fût, avait force de loi. En 1793 seulement parut un décret qui enjoignait le renvoi des espions devant les commissions militaires. Le code pénal de l'an V, assimilant plus tard l'*espionnage* à l'embauchage permanent, le rendit justiciable des commissions militaires spéciales. Aujourd'hui, il est retombé sous la juridiction des conseils permanents. La recherche et la poursuite des espions, en campagne, est ordinairement confiée aux escadrons de cavalerie légère.

Quelquefois l'*espionnage* militaire se relève singulièrement : c'est lorsqu'il a pour mobile, non pas une rémunération pécuniaire, mais bien l'intérêt et le salut de l'armée. En voici un exemple qui réhabilite complétement cette catégorie d'espions.

En 1859, lors de la campagne d'Italie, le corps du général Bourbaki attendait l'ennemi, qui, contre toute prévision, n'arrivait pas, lorsque les avant-postes firent prisonnier un espion autrichien. Celui-ci est conduit devant le général français ; l'interrogatoire une fois terminé :

« Ainsi, dit Bourbaki, c'est bien entendu, tu es un espion autrichien ?

— Oui, signor.

— Tu devais aller reporter aux Autrichiens tout ce que tu as vu et entendu dans le camp français ?

— Oui, signor.

— Et tu t'imagines que cette conduite-là est honorable ?

— Oui, signor.

— Veux-tu nous servir d'espion, à nous ?

— Non, signor.

— Eh bien ! tu es libre. File ! et va dire à tes Autrichiens qu'il y a deux heures que je les attends, et que ça *m'em...bête*. »

L'âme de Cambronne dut se réjouir : l'illustre vaincu de Waterloo n'aurait pas mieux dit.

Dans la malheureuse guerre que la France vient de soutenir contre la Prusse, cette dernière puissance s'est largement inspirée des traditions du grand Frédéric. Ainsi, au commencement de la guerre, on a arrêté à Strasbourg des officiers prussiens vêtus en paysans et même en paysannes ; ils venaient espionner l'état physique et moral de la garnison pour le compte du roi Guillaume. Il serait injuste d'assimiler ces espions de circonstance aux espions de guerre ordinaires, qui, bien que risquant leur vie et n'inspirant aucune pitié à ceux qui les surprennent, n'ont été conduits à accepter une pareille alternative que par l'espoir du gain. Si le gouvernement prussien s'en était tenu là, il n'aurait fait que se conformer aux usages de la guerre ; mais il a pratiqué l'*espionnage* dans de si vastes proportions, il l'a tellement infusé dans le sang, les mœurs, les habitudes du peuple allemand, que notre propre expérience et nos malheurs nous autorisent à ne voir aujourd'hui dans toute l'Allemagne qu'une immense pépinière d'espions. Cette population tudesque qui grouillait dans certains quartiers de Paris avait pour mission de nous observer, de nous espionner. Ces femmes, ces enfants, ces jeunes hommes, ces vieillards, balayeurs de nos rues : espions ; ces employés de magasin, à la figure fraîche et souriante : espions ; ces ouvriers qui pullulaient dans nos fabriques, nos usines, nos manufactures : espions ; ces étudiants, ces artistes, venus sous prétexte de visiter nos grands établissements scientifiques, nos bibliothèques et nos musées : espions ; ces négociants attirés chez nous par les nécessités de leur commerce : espions ; ces voyageurs de tout âge, de toute condition, qui sillonnaient la France hospitalière dans tous les sens : espions, espions, espions. Vraiment, l'esprit reste confondu et la conscience se révolte quand on voit ces Allemands, qui se disent honnêtes lorsqu'ils n'ont que la naïveté de la sauvagerie, recevoir ainsi sans regimber et exécuter le plus naturellement du monde, le mot d'ordre d'un ambitieux sans scrupule, sans délicatesse, sans loyauté, qui affiche hautement le plus insolent mépris pour tout ce qui constitue les droits de la justice et de l'humanité. Eh bien, soit ; dorénavant *Allemand* et *espion* seront pour nous deux synonymes dans toute la rigueur du mot, et nous traiterons en conséquence, quand ils se présenteront chez nous, les fils de la blonde et *vigilante* Germanie. Nous saurons que tout hôte, tout voyageur, tout ouvrier, tout individu, en un mot, d'au delà du Rhin, est un mouchard de Bismark ou de ses successeurs.

Quelques souvenirs historiques compléteront cette étude sur les espions et l'*espionnage*. On verra à quelle abjection morale l'avidité du gain peut conduire, et aussi quels désastres a quelquefois produits un seul espion habilement déguisé.

Nous avons dit que, sous Richelieu, le fameux capucin Joseph avait organisé l'*espionnage* sur une échelle vraiment prodigieuse. Tantôt c'était un brave seigneur, vieux, infirme et soi-disant sourd, devant lequel on ne se gênait pas pour tout dire, et qui retrouvait sa vigueur et ses jambes pour aller reporter au cardinal des propos dont il n'avait pas perdu le plus petit détail. Tantôt c'était une femme qui se glissait dans l'intimité d'un jeune et brillant courtisan, et lui arrachait, nouvelle Dalila, un secret dangereux et terrible. Mais Richelieu n'avait pas des espions seulement en France : l'Espagne, l'Autriche, l'Italie en recélaient un grand nombre. La conjuration de Cinq-Mars offre l'exemple de la rapidité et de la sûreté avec lesquelles ils savaient opérer. Au moment où le favori se croyait sûr de la victoire, le secrétaire d'Etat, Chavigny, apporta au roi un paquet qui venait d'être envoyé à Richelieu ; c'était la copie exacte du traité avec l'Espagne. Cette copie — le fait, bien qu'impossible à prouver, n'est pas douteux — arrivait tout droit de Madrid, où Richelieu entretenait un agent inconnu qui avait plus d'une fois éventé les secrets du cabinet espagnol, comme l'atteste la correspondance de Sourdis.

Dans les dernières années de Louis XIV, le cabinet de Versailles entretenait à Bruxelles, comme agent secret, c'est-à-dire espion, l'abbé Lenglet-Dufresnoy. Ce personnage, qui jouait un jeu double, était en même temps (le fait est aujourd'hui avéré) l'espion du prince Eugène. Le plus étrange, c'est que Lenglet-Dufresnoy s'acquittait consciencieusement de sa besogne, et que, grâce à lui, ni Louis XIV ni le prince Eugène n'ignoraient un détail de ce qui se passait chez le voisin. L'*espion double* (terme consacré) est en effet une variété assez fréquente de l'espion.

La plupart des conspirations ourdies contre la vie de Napoléon Ier furent découvertes par des espions. On sait les détails de l'arrestation de Cadoudal, arrestation qui se fit dans des conditions de précision prodigieuse. Fouché avait réorganisé la police et spécialement l'*espionnage* sur une base redoutable. L'*espionnage* encore, quand revinrent les Bourbons, permit de surprendre les conspirations bonapartistes, entre autres celle du général Berton, dite *conspiration de Saumur*. C'est surtout à cette époque que se fit sentir dans nos mœurs cette déviation du sens moral par nous signalée plus haut. Un ancien émigré, le comte de Brivasac-Beaumont, sollicita et obtint la direction d'une police particulière, qu'il organisa et dont il choisit les agents : l'empressement à s'enrôler fut tel que Brivasac-Beaumont faillit être débordé. Ce fut à qui serait espion : les uns pour être utiles, les autres pour y trouver des moyens d'existence, une autre classe pour avoir la petite jouissance de dénoncer ses ennemis ou de servir ses petites haines. Il y en eut même qui se présentèrent comme amateurs. En Espagne, c'était un honneur d'être familier du saint-office ; en France, on recherchait avec avidité le titre et les fonctions d'agent de police. Brivasac n'eut que l'embarras du choix, et un curieux livre, devenu très-rare, la *Police dévoilée* (1829, in-8°), nous apprend que toutes ses recrues furent prises dans la fine fleur des pois de l'époque : « Il décora du titre de son brigadier, dit l'ouvrage que nous venons de citer, un nommé Verceil, ex-capitaine, chevalier de Saint-Louis, qui établit son domicile et ses bureaux rue Saint-Germain-l'Auxerrois. Huit agents le secondèrent dans ses ténébreuses opérations. On comptait parmi eux le chevalier Courton, Dulac, ancien militaire, et le nommé Tourade. Ce dernier, très-adroit, s'introduisait dans les maisons sous divers prétextes, tirait les cartes aux femmes de chambre moyennant la rétribution de 1 franc, leur parlait du passé, les consolait sur le présent et leur prédisait l'avenir, qui toujours devait être très-heureux, puisqu'elles payaient le sorcier. C'est ainsi que Tourade parvint à savoir ce qui se passait chez les personnes de la plus haute distinction. MM. Manuel, Benjamin Constant et autres députés furent signalés dans les rapports de ce misérable comme tenant journellement les propos les plus dangereux contre le roi et son autorité, et cherchant à propager de coupables doctrines. » Telle fut d'ailleurs la fureur d'*espionnage* au début de la Restauration que, lors de son passage à Paris, l'empereur Alexandre de Russie, suspect de libéralisme, fut mis en surveillance : un inspecteur général, nommé Foudras, chargea l'agent Mayer de surveiller le monarque russe, qui logeait à l'Elysée-Bourbon. L'agent fut arrêté, puis relâché sans qu'on eût réussi à le convaincre. Mais la suite de l'empereur, qui se sentait épiée, ne voulut pas en avoir le démenti : quelques instants après le départ de Mayer, un jeune garçon, juif de naissance, vint à passer au même endroit. Interrogé, il balbutia, se troubla, et, pris pour l'agent véritable, fut pendu le lendemain dans les environs de Choisy-le-Roi comme coupable d'*espionnage*.

Le malheureux Labédoyère dut sa perte à l'*espionnage*, et à un *espionnage* d'autant plus odieux que le misérable qui le vendit avait été au service de sa famille et comblé de bienfaits par elle. « Dès que Labédoyère fut dans la capitale, dit un historien contemporain, il fut surveillé sur l'heure. Dabasse (c'était le nom du misérable domestique, devenu inspecteur de police) avait un libre accès dans cette maison. Il inspirait de la confiance, il était instruit de tout ce qui se passait dans l'intérieur, et rien ne lui était caché. On ne doit pas s'étonner si le colonel jouissait d'une grande liberté, si rien ne pouvait lui porter ombrage. Dabasse le voyait à chaque instant... L'argus de la police était là... Labédoyère ne pouvait échapper. » Le moment venu, Dabasse opéra l'arrestation avec un calme qui ne se démentit pas un instant. On sait le dénoûment de cette tragique aventure.

En même temps que l'*espionnage* s'organisait à l'intérieur, l'extérieur n'était pas négligé. Ainsi, en 1818, le congrès d'Aix-la-Chapelle venait à peine de s'ouvrir que le ministre de l'intérieur y dépêcha un officier de paix et deux agents, chargés d'espionner la conduite du duc de Richelieu et les faits et gestes des membres du congrès. Le trio se félicitait de son succès quand il fut pris en flagrant délit d'*espionnage*. Les membres du congrès se bornèrent à un véritable châtiment tragi-comique : les trois espions furent pendus, puis décrochés quand on les vit à moitié suffoqués, et renvoyés honteusement en France. Le même Brivasac-Beaumont dont nous avons parlé ci-dessus eut plus tard à remplir un rôle analogue, en Angleterre, auprès du duc Decazes, alors notre ambassadeur. L'affaire Conseil, qui, sous Louis-Philippe, eut tant de retentissement en Suisse, rentre aussi dans la même catégorie. Conseil, envoyé par le ministère des affaires étrangères, fut d'ailleurs désavoué par le ministère de l'intérieur. Deutz, le traître qui livra la duchesse de Berry en 1832, ne fut pas non plus autre chose qu'un espion.

L'*espionnage* et les espions ont fréquemment tenté l'imagination des romanciers et des poëtes. Nous rappellerons, entre autres créations, le Peyrade et le Corentin de Balzac, le Javert de Victor Hugo (dans les *Misérables*), le Jackal et le Gibassier d'Alexandre Dumas (les *Mohicans de Paris*). Un espion est le personnage principal du drame de *Napoléon Bonaparte*, par le même auteur, qui l'a repris dans un autre drame plus récent, les *Blancs et les bleus*. La controverse morale qui fait peser dans un plateau de la balance l'infamie du métier, et dans l'autre plateau les dangers qu'il fait courir, prête en effet puissamment à une création saisissante. L'*Espion* de Fenimore Cooper est une des plus remarquables études de l'espion de guerre. V. ESPION.

ESPIONNÉ, ÉE (è-spi-o-né) part. passé du v. Espionner. Surveillé par des espions ou par des gens qui épient en secret : *Etre* ESPIONNÉ *par la police. Les hommes masqués sont des maris qui viennent espionner leurs femmes, ou des maris en bonne fortune qui ne veulent pas être* ESPIONNÉS *par elles.* (Balz.) *Tout magistrat vénitien avait la pâleur livide d'un espion* ESPIONNÉ. (V. Hugo.)

ESPIONNER v. a. ou tr. (è-spi-o-né — rad. *espion*). Surveiller en espion : ESPIONNER *un conspirateur.* ESPIONNER *tous les actes de quelqu'un. Ce n'est pas l'affaire des satyres d'*ESPIONNER *les amours des dieux.* (P. de St-Victor.)

— Absol. : *C'est un vilain métier que d'*ESPIONNER. (Acad.)

S'espionner v. pr. Se surveiller secrètement l'un l'autre : *Deux agents de la police qui* S'ESPIONNENT *sans se connaître.*

ESPIRA-DE-L'AGLY, village et comm. de France (Pyrénées-Orientales), cant. de Rivesaltes, arrond. et à 12 kilom. de Perpignan ; 1,308 hab. Source minérale. Vignobles renommés. L'église romane offre un portail richement orné et une belle abside.

ESPIRITU-SANTO, province du Brésil, située entre l'océan Atlantique, qui la limite à l'E., les provinces de Rio-de-Janeiro au S., de Minas-Geraes à l'O. et de Bahia au N. Superficie, 100,000 kilom. carrés ; 75,000 hab. ; ch.-lieu, Nossa-Senhora-da-Vittoria. C'est une des provinces les plus belles et les plus riches, mais en même temps une des moins cultivées et des moins peuplées de l'empire. Des ramifications de la Serra de Montequiera et de la Serra do Mar s'élèvent à l'E., s'étendent dans tous les sens sur ce pays et y forment de fort belles vallées. De majestueuses forêts couvrent ces montagnes et s'étendent jusqu'à l'Océan ; leur exploitation est de la plus haute importance pour ce pays, où l'agriculture, l'éducation du bétail et l'industrie sont presque nulles. Les principaux cours d'eau de cette province, très-bien arrosée, sont : le Rio Doce, Saô-Matheus, Itaunnas, Mucury, Itapeneirin, Piraquéaçu, Sauanhn, Santa-Maria, Guaraparim, Benevente, Piuma, Itabapuana, Jucu et Cariacica. On y trouve des lacs, dont le plus remarquable est celui de Juparanan, qui a 44 kilom. de circuit. Il est longé du N. au S. par la cordillère do Mar, qui, dans la contrée, reçoit le nom de Serra dos Aimores. Les forêts, les pluies et les brises qui soufflent de la mer, y modèrent la chaleur. Le climat est généralement salubre. La population civilisée d'Espiritu-Santo atteint à peine le chiffre de 100,000 hab., groupés dans la capitale, une autre ville, onze villages, y compris trois colonies allemandes, formant ensemble un total de 2,526 hab. Dans l'autre partie de ce territoire, dont la superficie atteint 14,166 milles carrés, on trouve différentes peuplades d'Indiens libres, la plupart très-belliqueux, tels que les Puris, les Botocudos, les Aïmores, etc. Ils vivent de la pêche et de la chasse et s'occupent de la confection de divers ouvrages en bois. L'agriculture n'a pas fait de grands progrès dans le pays ; ses principaux produits sont : la farine de manioc, le café, le coton, le sucre, le tabac et diverses productions forestières. Cependant des planteurs de Rio-de-Janeiro commencent à émigrer dans cette province et à établir de vastes exploitations agricoles, dont plusieurs sont déjà en pleine prospérité. Le commerce s'y fait par cabotage par Rio-de-Janeiro. La côte de cette province offre un développement d'environ 500 kilom. et a neuf ports, sans compter quelques baies de moindre importance.

La province de Espiritu-Santo est le premier district découvert par les Portugais sur les côtes du Brésil. Alvarez Cabral y déposa, en 1500, deux hommes de son équipage. En 1504, Christovam Jacques y amena une colonie assez nombreuse, avec deux missionnaires franciscains, et la ville de Porto-Seguro s'éleva sur les bords de la baie de ce nom. Elle devint bientôt la première factorerie du commerce du bois de Brésil. Jean III de Portugal avait donné le territoire de cette province, explorée en 1525, à Vasco-Fernandes Continho, celui-ci, accompagné de 60 aventuriers, y aborda le dimanche de la Pentecôte de l'année 1535, d'où le nom d'*Espiritu-Santo* donné à la contrée. Peu de temps après, Continho remporta une victoire sur les Aïmores, sauvages qui dominaient dans le pays, et, en souvenir de ce fait d'armes, il donna le nom de Vittoria à l'île qui se trouve dans la baie d'Espiritu-Santo, île où s'était livré le combat. C'est là qu'est située la capitale de la province, qui porte aussi le nom de Vittoria. En 1544, Vasco-Fernandes Continho fonda la ville d'Espiritu-Santo, avec un fort pour la défendre ; mais, tandis qu'il retournait en Europe pour demander des secours pour sa colonie, les Indiens envahirent les établissements et massacrèrent tous les Européens, malgré des secours envoyés par Mendo de Sâ, gouverneur de Bahia. Enfin, après trente ans de combats meurtriers, qui avaient coûté la vie à un grand nombre de Portugais, une poignée d'hommes de cette nation parvint à remporter une victoire décisive sur les Indiens. Les jésuites s'efforcèrent de répandre le christianisme parmi les sauvages, et la colonie recommença à prospérer. Après des péripéties diverses, elle fut réunie à la couronne impériale du Brésil. Elle a peu progressé depuis cette époque, parce que les mauvais traitements que les Portugais ont fait subir aux indigènes ont excité dans ces derniers une haine qui s'est transmise de génération en génération, et qui se traduit encore aujourd'hui par des vexations de toute espèce.

ESPIRITU-SANTO, ville de l'Amérique du Sud (Brésil). V. VILLA-VELHA.

ESPIRITU-SANTO, ville de l'île de Cuba, intendance centrale, à 325 kilom. E.-S.-E. de la Havane, par 21° 57' de lat. N. et 81° 48' de long. O. ; 15,484 hab., parmi lesquels 5,296 blancs, 2,722 nègres libres et 7,466 esclaves. Elle est le chef-lieu d'un des districts les plus fertiles de l'île et fait un commerce actif en sucre, café et tabac.

ESPIRITU-SANTO (baie de), baie de l'Amérique du Sud, formée par l'Atlantique, sur la côte orientale du Brésil, province d'Espiritu-Santo. Sa forme est semi-circulaire, et elle a 13 kilom. de longueur sur 9 kilom. de largeur. Elle est accessible aux frégates, et son entrée est défendue par cinq fortins. C'est dans cette baie que se trouve l'île sur laquelle s'élève la ville de Nossa-Senhora-da-Vittoria.

ESPIRITU-SANTO (île de), île de l'Amérique du Nord, dans le golfe de Californie, près de la côte S.-E. de la basse Californie, par 24° 30' de lat. N. et 112° de long. O. Elle mesure 20 kilom. du N. au S., sur 8 de l'E. à l'O. ‖ Ile de l'Océanie, archipel des Nouvelles-Hébrides, par 165° de long. E. et 15° de lat. S. Superficie, environ 3,800 kilom. carrés. Une baie très-étendue, que le navigateur espagnol Quiros nomma Saint-Philippe, partage la partie septentrionale en deux presqu'îles, dont les extrémités N. forment à l'O. le cap Cumberland et à l'E. le cap Quiros. La partie occidentale de l'île est très-élevée et présente plusieurs chaînes de montagnes escarpées vers la côte. Au delà de ces montagnes, en avançant vers l'E., on trouve des collines couvertes de forêts et de riantes vallées dont la végétation est aussi riche que variée. De nombreuses rivières descendant des montagnes contribuent à la fertilité du sol, qui produit en abondance les fruits les plus délicieux et les plus rares. Les naturels sont des nègres océaniens qui vivent dans un état de guerre continuelle. Découverte en 1606 par Quiros, l'île d'Espiritu-Santo fut visitée par Bougainville, puis par Cook, qui, en 1774, explora toute la côte.

ESPLANADE s. f. (è-spla-na-de — du part. latin *explanatus*, de *planare*, rendre plan. Le participe passé sanscrit *prathuna*, étendu, de la racine *prath*, étendre, s'est contracté en *planus*, uni, égal, d'où *plano*, *planare*, aplanir. Du latin *planare*, les Français ont tiré *planer*, se soutenir en l'air les ailes déployées, et du part. passé *explanatus*, aplani, les Espagnols ont fait *explanada*, sous-entendu *tierra*, terre, terrain aplani ; d'où *esplanade*). Fortif. Anciennement, Glacis d'un ouvrage de fortification. ‖ Aujourd'hui, Grand espace libre, ordinairement disposé en pente, qui sépare une citadelle des maisons de la ville, et qui a pour objet d'empêcher l'ennemi de se servir de ces constructions pour faire à couvert des travaux d'attaque. ‖ Parquet, corridor, chemin couvert où les assiégés s'établissent pour inquiéter l'ennemi ou appuyer les sorties.

— Par ext. Vaste place découverte en avant d'un édifice : *L'*ESPLANADE *des Invalides. Derrière le grand carré des roses, dans le jardin du Luxembourg, il y a une large et belle allée que les bonnes d'enfants et les militaires désertent pour encombrer l'*ESPLANADE *ou pour aller s'asseoir en espalier le long des murs brûlants de la pépinière.* (P. Féval.) ‖ Plateau élevé et découvert, d'où l'œil peut plonger au loin dans la campagne : *C'est une* ESPLANADE *pratiquée sur une roche escarpée.* (Chateaub.)

— Fauconn. Chemin que l'oiseau parcourt en planant.

ESPLANDIAN s. m. (è-splan-di-an — du lat. *splendere*, briller). Moll. Nom vulgaire d'une belle coquille du genre cône.

Esplandian (LES EXPLOITS D'), roman d'origine espagnole, qui fait suite à l'*Amadis de Gaule*, dont l'original est portugais. On sait que les Amadis, série qui contient sept ou huit romans, dont les principaux sont : *Amadis de Gaule*, *Esplandian*, *Amadis de Grèce* et *Florisel de Nicea*, forment un cycle chevaleresque, comme les romans de la Table ronde, et Charlemagne et ses douze pairs. Ces romans, qui se font suite les uns aux autres, développent des incidents et des personnages qui, dans le premier, n'apparaissaient qu'au second plan, mais en conservant avec une grande exactitude toute cette généalogie fabuleuse et les caractères généraux de l'œuvre primitive. Chaque suite est considérée, non comme un nouvel ouvrage, mais comme un nouveau chapitre. C'est ainsi que les *Exploits du très-valeureux chevalier Esplandian* (*Las sergas del esforzado caballero Esplandian*) portent le titre de cinquième, sixième et septième livres de l'*Amadis de Gaule ; Amadis de Grèce*, le titre de huitième livre, et *Florisel de Nicea*, celui de neuvième livre du même ouvrage.

On attribue les livres qui contiennent les *Exploits d'Esplandian* et qui forment un ensemble bien distinct, comme toutes les autres suites, à Garci Ordoñez de Montalvo, corrégidor de Medina del Campo, qui traduisit en espagnol l'*Amadis de Gaule*, du Portugais Vasco de Lubeïra. La version espagnole de ce roman, aïeul de tant d'autres, a seule subsisté avec les imitations italiennes et françaises qui en ont été faites, l'original ayant disparu depuis longtemps. Les Espagnols mêmes se sont fondés sur cette disparition pour réclamer la paternité entière de l'*Amadis ;* mais il suffit de comparer à cette œuvre les *Exploits d'Esplandian* pour se convaincre de l'infériorité du génie de Montalvo lorsque, désireux de continuer le succès du livre qu'il avait traduit, il entreprit d'inventer à son tour. Soldat d'abord, ce fut seulement dans son âge mûr, à cinquante ans, qu'il se fit narrateur chevaleresque, et il employa, dit-on, vingt ans à mener à bien son œuvre. Beaucoup moins long que le récit des aventures du père, Amadis de Gaule, le roman d'*Esplandian* atteint pourtant des dimensions assez considérables. L'auteur prend son héros au moment où il est armé chevalier, à la cour de son père, en présence de la fée Urgande (*Urganda la desconocida*), au son des trompettes d'or de quatre damoiseaux, pour le conduire, à travers une foule d'aventures et de périls, de combats en champ clos, de villes forcées, de brigands punis, de sortiléges conjurés, jusque sur le trône de Constantinople, où il s'assoit en épousant la fille de l'empereur, Leonorina. On ne s'attend pas à ce que nous fassions un récit, même sommaire, de ces exploits miraculeux. Les romans à la mode nous ont blasés sur ces sortes d'aventures, qui nous paraissent fades aujourd'hui ; tout au plus pouvons-nous lire l'Arioste, grâce au prestige du style et à l'art magique de la composition. Cependant ces vieux romans de chevalerie sont loin d'être à dédaigner, et on est surpris, en les étudiant d'un peu près, des trésors d'imagination, des grâces d'invention et de style qu'on y rencontre.

Les défauts d'*Esplandian* proviennent surtout de la rivalité que l'auteur a voulu établir entre les exploits du fils et les hauts faits du père. Le père était très-fort, il faut que le fils soit extravagant. Pour aider au merveilleux, Ordoñez de Montalvo a transporté la plus grande partie de ses aventures en Orient, c'est-à-dire dans un pays qui lui était inconnu ; de là une géographie risible. On y rencontre même une reine de Californie, ennemie redoutable de toute la chrétienté, et, à un moment, Constantinople est assiégé par trois millions de païens. Le style est faible, inférieur à celui de l'*Amadis*. Aussi, en le rencontrant dans la bibliothèque de don Quichotte, le curé dit-il au barbier : « En vérité, le fils n'égale pas le mérite du père ! » Il y a pourtant un épisode très-joli, qui donne une idée de l'imagination riche et parfois gracieuse de l'auteur. Esplandian ne sait comment pénétrer dans Constantinople pour voir la fille de l'empereur, Leonorina, qui l'aime et dont il est amoureux. Son amie, la doncella Carmela, qui l'accompagne partout et joue auprès de lui le rôle d'une fée ingénieuse, lui suggère un stratagème. Le bruit s'est répandu dans le monde entier de ses exploits à la roche de la Dame-Enchanteresse ; comment il y a conquis l'épée merveilleuse, les trésors gardés par le serpent et est sorti des périls où mille chevaliers avant lui avaient perdu la vie. Elle fait diriger le vaisseau d'Esplandian vers le port de Constantinople et, de là, fait dire à l'empereur que le valeureux chevalier veut donner en présent à sa fille un coffre qui renferme une idole couverte de diamants. L'empereur et toute sa cour viennent à bord voir l'idole et restent émerveillés de la splendeur des draperies d'or et des bijoux ; le présent est accepté. Mais le soir, ce que l'on transporte au palais dans le grand coffre, sorte de cercueil, ce n'est pas l'idole, c'est Esplandian revêtu de ses plus magnifiques habits. Le coffre est déposé dans la chambre de la princesse, et Carmela, qui accompagne les porteurs, jette le trouble dans l'esprit de Leonorina en lui disant ces mots à double entente : « Je te laisse dans ce cercueil un présent mort et un autre vivant. » L'infante craint que son amant ne soit mort et qu'on ne lui en apporte la dépouille. « Toute sa chair, dit le romancier, eut le frémissement des feuilles quand le vent souffle. » Elle fait ouvrir le coffre, et Esplandian sort, éclatant de beauté, resplendissant de broderies et de diamants. Il y a un charme exquis dans toute cette scène.

Le succès des *Exploits d'Esplandian* fut considérable à l'apparition du livre. Six éditions consécutives n'épuisèrent pas la curiosité publique ; on le traduisit dans toutes les langues. Les scènes orientales, les combats contre les Turcs répondaient, comme le remarque Ticknor, à la préoccupation générale de l'Europe, qui, depuis le succès des armes de Bajazet, avait les yeux tournés vers Constantinople comme vers le plus grand péril qui eût jamais menacé la chrétienté. La première édition est de Tolède (1521), la seconde de Salamanque (1525) ; une des plus curieuses est de Burgos, in-fol. à deux colonnes, imprimée par Simon de Aguyo (1587). Elles portent toutes pour titre : *Las Sergas del esforzado caballero Esplandian, hijo del excellente rey Amadis de Gaula*, etc. Remarquons en passant que *sergas* (exploits) est un vieux mot espagnol, dérivé du grec ἔργα (œuvres), choisi par l'auteur parce qu'il présente son roman comme une traduction de la biographie d'Esplandian écrite en grec par le maître Elizabad, médecin du roi Amadis, dans le roman de ce nom, et présenté au fils comme son historiographe futur.

Don Pascal de Gayangos, érudit espagnol d'une grande valeur, a donné, dans la *Bibliothèque Rivadeneyra*, une édition nouvelle de l'*Amadis* et de l'*Esplandian*, précédée de notes critiques et d'une bibliographie des romans de chevalerie espagnols, d'une exactitude et d'un complet qui ne laissent rien à désirer (Madrid, 1857, 1 vol. in-8°).

ESPLUGA-DE-FRANCOLI, ville d'Espagne, Catalogne, prov. et à 35 kilom. N.-N-O. de Tarragone, sur la rive droite du Francoli ; 3,150 hab. Manufactures de toiles, de coton et de cire blanche ; distilleries, tuileries. Commerce en produits manufacturés et produits agricoles ; quincaillerie et poisson salé. On y remarque une belle église gothique et les ruines d'un château fort qui domient la ville. ‖ Le même mot est, avec différents affixes, le nom de quatre autres bourgades de Catalogne et d'un bourg dans l'Aragon.

ESPOIR s. m. (è-spoir — lat. *speres*, mot que l'on trouve dans Ennius, et qui est allié à *spes*, espérance, et à *sperare*, espérer. *Espoir*, dans l'ancienne langue, avait un emploi élégant : il signifiait *peut-être*. L'ancienne langue avait aussi un substantif verbal à forme féminine, *espère*, d'où la locution proverbiale *à l'espère*, au hasard). Espérance qu'une chose désirée se réalisera : *Vain* ESPOIR. ESPOIR *trompeur. L'*ESPOIR *d'une récompense. L'*ESPOIR *vient à manquer, le désir se fane.* (Volney.) *Le doute a ses dédommagements, il a ses vœux et son* ESPOIR. (B. Const.) *L'*ESPOIR *est une mémoire qui désire, le souvenir est une mémoire qui a joui.* (Balz.)

Si l'amour vit d'*espoir*, il périt avec lui.
CORNEILLE.

Le trépas seul éteint l'*espoir* de l'homme.
CORNEILLE.

L'*espoir* est le seul bien des cœurs infortunés.
BERNIS.

Les dieux se font un jeu de l'*espoir* des humains.
LA FONTAINE.

L'*espoir* le plus trompeur tient lieu de quelque bien,
Et le plus grand des maux est de n'espérer rien.
QUINAULT.

L'*espoir*, il est vrai, nous soulage
Et nous berce un temps notre ennui ;
Mais, Philis, le triste avantage,
Lorsque rien ne marche après lui !
MOLIÈRE.

— Par ext. Personne ou chose en qui l'on espère, qui fait l'objet de l'espérance : *Mon fils est tout mon* ESPOIR.

O mon fils, cher *espoir* que je me suis ravi !
RACINE.

— *Dans l'espoir de* ou *que*, Espérant, dans la pensée de ou que : *Je suis venu* DANS L'ESPOIR DE *vous trouver*, DANS L'ESPOIR QUE *vous seriez ici.*

— Anc. mar. Petite pièce d'artillerie placée sur le gaillard d'avant, et qui servait surtout à favoriser une descente sur une côte ennemie.

— Gramm. Comme ce mot suppose toujours la pensée d'une chose qui n'est pas encore réalisée, on ne doit point l'employer en le faisant rapporter à quelque chose de passé ou de présent. Ce serait donc une faute de dire : *J'ai l'espoir que sa conduite est devenue meilleure*, il faut dire : *Je me plais à penser que*, etc. Toutefois, on pourrait dire également : *J'ai l'espoir que sa conduite sera devenue meilleure ;* dans ce cas, la forme du futur *sera devenu*, bien que désignant en réalité une action passée, suffit pour autoriser l'emploi du mot *espoir*.

— **Épithètes.** Doux, tendre, amoureux, agréable, aimable, gracieux, charmant, enchanteur, riant, enivrant, consolant, consolateur, rassurant, fortifiant, décevant, séducteur, suborneur, trompeur, chimérique, faux, vain, frivole, vague, incertain, douteux, chancelant, passager, mensonger, éphémère, imaginaire, fol, aveugle, ridicule, frivole, téméraire, présomptueux, orgueilleux, imprudent, funeste, fatal, dangereux, léger, médiocre, faible, timide, naïf, crédule, juste, permis, légitime, naturel, vif, ardent, solide, long, tardif, prématuré, futur, fondé, ferme, assuré, certain, exagéré, outré, secret, caché, déguisé, dissimulé, nourri, entretenu, caressé, bercé, naissant, renaissant, court, rapide, déçu, frustré, trompé, trahi, ravi, envolé, dissipé, anéanti.

— **Syn. Espoir, espérance.** V. ESPÉRANCE.

— **Allus. litt. Quittez le long espoir et les vastes pensées**, Vers de la fable de La Fontaine si justement admirée : *Le Vieillard et les trois jeunes Hommes.*

Un octogénaire plantait.
Passe encor de bâtir ; mais planter à cet âge !
Disaient trois jouvenceaux, enfants du voisinage
Assurément il radotait.
Car, au nom des dieux, je vous prie,
Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir ?
Autant qu'un patriarche il vous faudrait vieillir.
A quoi bon charger votre vie
Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous ?
Ne songez désormais qu'à vos erreurs passées ;
Quittez le long espoir et les vastes pensées ;
Tout cela ne convient qu'à nous.
Il ne convient pas à vous-mêmes,
Repartit le vieillard. Tout établissement
Vient tard et dure peu. La main des Parques blême
De vos jours et des miens se joue également.
Nos termes sont pareils par leur courte durée.
Qui de nous des clartés de la voûte azurée
Doit jouir le dernier ? Est-il aucun moment
Qui vous puisse assurer d'un second seulement ?

Le quatrain suivant de Maucroix est un commentaire heureux de cette dernière pensée :

Chaque jour est un bien que du ciel je reçoi ;
Je jouis aujourd'hui de celui qu'il me donne :
Il n'appartient pas plus aux jeunes gens qu'à moi,
Et celui de demain n'appartient à personne.

Voici une application heureuse du vers qui fait l'objet de cet article :

« Il devient de plus en plus rare de rencontrer des écrivains qui s'attachent à quelque grand ouvrage, étudient une question compliquée, en pénètrent toutes les profondeurs, en éclairent toutes les obscurités. On éparpille ses forces sur vingt sujets à la fois ; il faut faire vite, il faut faire court ; on se soumet aux exigences du présent, et le *long espoir et les vastes pensées* semblent chaque jour nous échapper davantage. »

(*Revue de l'Instruction publique.*)

— **Quand on a tout perdu, quand on n'a plus d'espoir, La vie est un opprobre et la mort un devoir**, Vers de Voltaire dans *Mérope*. V. PERDRE.

Espoir en Dieu (L'), poésie d'Alfred de Musset, une des plus pures inspirations, un des cris les plus éloquents qui puissent être arrachés du cœur de l'homme. C'est la plainte d'une intelligence élevée qui se sent entourée de mystères impénétrables, qui ne voit ni le but ni la fin de l'existence humaine, et qui essaye, sans le pouvoir, de remplacer le doute par la foi. En vain les passions, l'entraînement du monde, les plaisirs et jusqu'aux préceptes de la sagesse païenne le convient à ne point chercher ce que l'homme ne peut pas savoir ; je ne puis, s'écrie-t-il !

Je ne puis ; malgré moi l'infini me tourmente,
Je n'y saurais penser sans crainte et sans *espoir*,
Et, quoi qu'on en ait dit, ma raison s'épouvante
De ne pas le comprendre et pourtant de le voir.
Qu'est-ce donc que ce monde et qu'y venons-nous faire,
Si, pour qu'on vive en paix, il faut voiler les cieux ?
Passer comme un troupeau les yeux fixés à terre
Et renier le reste, est-ce donc être heureux ?
Non, c'est cesser d'être homme et dégrader son âme.
Dans la création le hasard m'a jeté,
Heureux ou malheureux, je suis né d'une femme,
Et je ne puis m'enfuir hors de l'humanité.

Où se réfugier, puisque le doute est un tourment pour l'homme et que l'indifférence elle-même n'est que le vide ? Le poëte se le demande avec anxiété. L'épicuréisme, la doctrine de la jouissance et de l'oubli, lui offrira-t-il cet abri qu'il cherche ? Non.

Aux jours même où parfois la pensée est impie,
Où l'on voudrait nier pour cesser de douter ;
Quand je posséderais tout ce qu'en cette vie,
Dans ses vastes désirs, l'homme peut convoiter ;
Donnez-moi le pouvoir, la santé, la richesse,
L'amour même, l'amour, le seul bien d'ici-bas ;
Que la blonde Astarté, qu'idolâtrait la Grèce,
De ses îles d'azur sorte en m'ouvrant les bras,
Quand Horace, Lucrèce et le vieil Epicure,
Assis à mes côtés, m'appelleraient heureux,
Et quand ces grands amants de l'antique nature
Me chanteraient la joie et le mépris des dieux,
Je leur dirais à tous : « Quoi que nous puissions [faire,
Je souffre, il est trop tard, le monde s'est fait vieux ;
Une immense espérance a traversé la terre,
Malgré nous vers le ciel il faut lever les yeux. »

Sera-ce donc la religion qui nous sauvegardera ? Le poëte semble s'en rapprocher dans ces derniers vers, mais les prêtres et leurs dogmes lui font peur. Le dieu redoutable, le dieu de vengeance qu'ils veulent nous contraindre d'adorer, sous peine de tourments éternels, les mystères incompréhensibles qu'ils ajoutent, comme à plaisir, à ceux déjà si profonds dont nous sommes entourés, ne satisfont ni sa raison ni sa conscience. Il détourne la tête avec dédain.

Reste la philosophie. De haut, comme un aigle qui plane, le poëte envisage et résume tous les systèmes, de Zénon à Descartes, à Pascal, à Spinosa, à Kant : il n'y voit qu'obscurités et contradictions, il caractérise d'un mot leurs efforts et leur impuissance. Alors s'adressant à tous ces illustres génies, qui ont essayé de percer les ténèbres et n'ont pu réussir, malgré le rayonnement de leurs idées, il les convie à mêler leurs voix à la sienne dans une prière, et il supplie ce Dieu in-